

L' Abeille.

4me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 26 Février, 1852.

No. 18

LUI.
III.

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Eperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom ;
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon ! soleil dont je suis le Memnoa !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe !
Tandis que dans son vol, balayant, nous emporte.
C'est même qui te suit te découvre partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre.
Toujours Napoléon éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi quand du Vésuve explorant le domaine,
De Naples à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,
Peshia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse
D'un bruit, comme un chant de sultane amoureuse.
Semble une voix qui vole au milieu des parfums ;

Qu'il hante de Positano l'auguste colonnade ;
Qu'il écoute à Pozzoli la vive sérénade
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan ;
Qu'il éveille en passant cette cité somnolente,
Pompéi corps gisant d'une ville endormie,
Saisie un jour par le volcan ;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tanne à Virgile ;
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazons,
Toujours il voit, du sein des mers, ou des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon !
VICTOR HUCO.

COLONISATION DES BOIS-FRANCS DANS LES TOWNSHIPS DE L'EST.

Sol Canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé !
Isidore Bédard.

(suite.)

Ceux qui étaient arrivés les premiers, avaient bien de grands excédents pour soulager leurs amis arrivant ; ils se montraient humains, et empressés à diminuer des souffrances qui devenaient de plus en plus pressantes. Mais cette ressource était aussi bientôt épuisée. Les marchands qui venaient de s'établir au milieu d'eux, remplissaient bien pendant le cours de l'hiver leurs magasins de lard, de farine et de provisions de toute espèce, mais l'immigration était toujours plus considérable qu'il n'avait été prévu : elle quintuplait les calculs les plus raisonnables. Les nouveaux arrivés faisaient bien preuve de bonne volonté en travaillant avec cette ardeur naturelle aux Ca-

nadiens quand ils entendoient un avenir meilleur et qui ne dépend que de leur énergie. Les arbres tombaient comme par enchantement sous les coups redoublés de leur hache. Bientôt le feu les avait réduits en cendre ; puis ils convertissaient en *sau* cette cendre qu'ils portaient ainsi transformée aux marchands de l'endroit, fabriquant la potasse et la perlasse. C'était leur seule ressource. Ils en recevaient en échange des provisions de bouche et des vêtements.

Mais leurs demandes étaient si multipliées que cette source fut bientôt tarie ; la manufacture du marchand était pleine de potasse et de perlasse, mais son magasin était vide de provisions. Le manque absolu de chemins pendant l'été ne permettait pas au marchand d'expédier ses alcalis aux marchés et par la même raison de renouveler ses provisions. Toute cette population se trouvait donc aux prises avec la faim qui ne marchandait jamais. C'était alors des moments terribles de découragement et de désespoir. Prisonniers comme sur une île au milieu de la mer, ils ne pouvaient attendre de secours de personne. Une seule ressource restait aux malheureux habitants de cette place riche et pauvre, abondante et manquant de tout : c'était de franchir à pied la savane qui les tenait captifs, pour aller chercher des provisions sur leurs dos. Ils n'hésitèrent point à le faire.

Afin de pouvoir se porter secours, ils partaient par bandes de 20, 30 et 40 hommes pour faire ce périlleux trajet. Ils revenaient portant sur leurs dos 60 ou 80 livres de farine et quelquefois bien davantage souvent ayant un sac de provisions sur la tête et dans les mains les ustensiles de cuisine les plus nécessaires. Ainsi chargés ils allaient l'un devant l'autre, le cou tendu, le corps penché en avant, ruisselant de sueurs, dévorés par les moustiques et les maringouins, le visage en feu, les veines enflées, l'œil rouge et quelquefois leurs lèvres prenant une couleur bleue, on les voyait cracher le sang de leurs pommons enflammés. C'est que le sentier qu'ils parcouraient pouvait épuiser les forces de l'homme le plus vigoureux, à plus forte raison de ces voyageurs, au cou rage invinci-

ble, qui portaient épuisés par un jeûne presque continu et n'employant pour soulager leur estomac fatigué qu'une tranche de mauvais pain sec. Le chemin ne leur paraissait pas bien mauvais lorsqu'ils n'enfonçaient que jusqu'aux genoux, car souvent, s'ils mettaient le pied à côté des branches et des racines ils tombaient dans des trous de vase et d'eau bourbeuse où ils pouvaient même se noyer, et un jour l'un d'eux allait disparaître dans une de ces ornières sans le prompt secours de son voisin qui eut à peine le temps de le saisir par les cheveux.

Combien de fois ceux qui passaient cette savane ont-ils trouvé des malheureux enfoncés jusqu'aux bras dans ces bourbiers sans fond avec leurs charges, se tenant aux racines qu'ils avaient pu saisir et attendant, quelquefois depuis plus d'une heure, le secours sans lequel ils devaient infailliblement périr ? Quand les voyageurs avaient fait sept ou huit arpents ils tombaient de lassitude et c'était l'œuvre de toute une journée de traverser cette savane de trois lieues. Si la nuit les surprenait en chemin, il leur fallait se résigner à attendre le jour pour continuer ; c'était s'exposer à périr que d'y marcher sans lumière. Que de tristes nuits passées ainsi sans feu, sans vivres et sans couvertures, exposés quelquefois à une pluie averse ou à la rigueur du froid dans les longues nuits d'automne ! L'un de ces voyageurs, après m'avoir raconté, les larmes aux yeux, toutes les souffrances qu'il avait endurées et, après avoir peint avec expression le touchant spectacle d'une mère de famille qu'il avait trouvée traversant cette savane avec ses petits enfants, ajoutait : Lorsqu'on sortait de ce marécage, on n'avait pas l'air d'un homme ; la vase nous couvrait entièrement et il ne nous restait plus que quelques morceaux de nos habits en lambeaux !

Au retour de ces voyages on les voyait souvent trembler de tous leurs membres pendant un temps assez considérable : plusieurs avaient les jambes enflées une semaine et d'avantage. Ce fut au retour d'une de ces pénibles expéditions que l'un d'eux expira, victime de ses généreux efforts. C'est bien là porter le